



L'homme est-il merveilleux ou terrible ? , une fantaisie tragique

"Par Grands vents", nouveau spectacle d'Elena Doratiotto et Benoît Piret fait écho à la tragédie grecque. Critique.



Guy Duplat
Collaborateur culturel

Publié le 08-11-2024 à 08h41 Mis à jour le 08-11-2024 à 09h06

Enregistrer



Par Grands vents, d'Elena Doratiotto et Benoît Piret ©Photo: Julie Cherki.

Partager

Le retour du duo Elena Doratiotto et Benoît Piret était fort attendu après le succès public et critique de leur premier spectacle, en 2019, *Des caravelles et des batailles*. Les deux artistes sortis du Conservatoire de Liège et nourris au Raoul collectif y célébraient de manière poétique et humoristique la joie du presque rien et le pouvoir de l'imaginaire.

Par grands vents, dont la première belge a eu lieu au théâtre des Tanneurs, est dans la même veine mais peine davantage à convaincre pleinement.



"Des caravelles et des batailles" : l'utopie du hors-monde

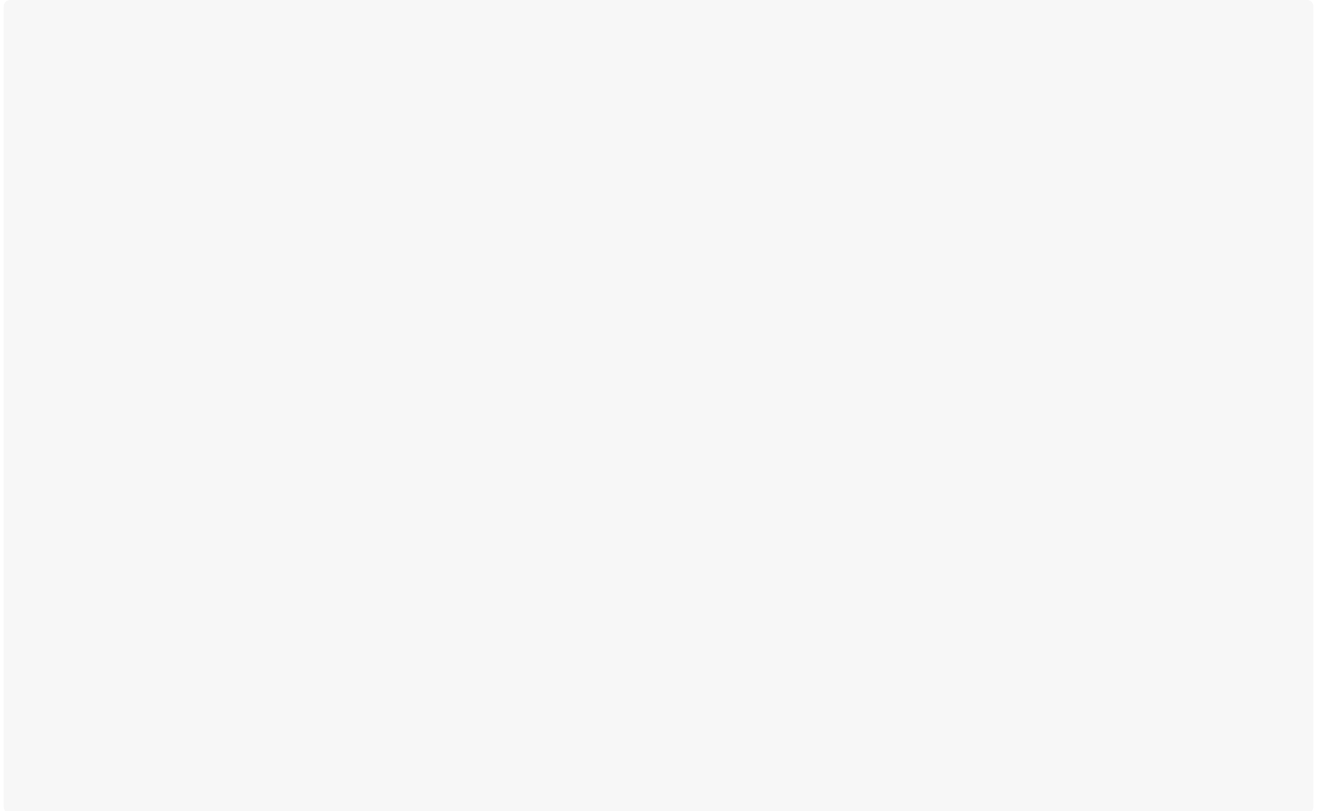
La scène est d'abord vide et plongée dans le noir. Les deux artistes accompagnés par Tom Geels, Fatou Hane, Bastien Montes et Marthe Wetzel, sont face aux ruines d'un château antique qu'ils recréent par le seul pouvoir de leurs mots et de notre imaginaire. Devant la forteresse, ils manient un humour absurde en écho à la tragédie grecque. Leur "fantaisie tragique" fait rire mais aussi réfléchir à la nature humaine, à ce que sont le destin et l'espoir, aux poids et fragilités des mots.

Newsletter Culture

En manque d'inspiration pour les sorties du week-end ? Inscrivez-vous à notre newsletter

[Je m'inscris](#)

Dans ce "hors-monde", un cadre dynamique surgit pour annoncer qu'on fera de ces ruines tragiques une attraction culturelle, de quoi mettre une couche sur cet héritage du passé.



Par Grands vents, d'Elena Doratiotto et Benoît Piret ©Photo: Matthieu Delcourt

Mais le duo sur scène, Stan et Simone, tente d'y rejouer *Antigone* de Sophocle et butte sur un célèbre passage où Heidegger a vu toute la métaphysique occidentale concentrée sur la traduction d'un seul mot grec "*deinon*" qui peut signifier à la fois "*merveilleux*" et "*terrible*"! Faut-il alors traduire la phrase de Sophocle comme "*Beaucoup de choses sont admirables, mais rien n'est plus admirable que l'homme.*" ou tout le contraire : "*Beaucoup de choses sont monstrueuses, mais rien n'est plus monstrueux que l'homme*" ?

Question non résolue, preuve d'un impossible langage commun. Alors on le remplace sur scène par le jaillissement de l'eau.

Sur scène, gardant un humour constant, on rappelle aussi les nombreux morts liés à cette forteresse. Une Antigone vient rappeler que son frère est mort sans sépulture. On y évoque "*le grand vent de l'espoir sur un océan de larmes*", et "*les mots disposés sur un nuage*".

Comme chez Beckett on évoque "*une voix qui ne cesse de parler pour dire l'échec de la parole, une voix qui halète, ressasse, s'épuise et recommence*".

Une messagère venue annoncer un drame horrible ne s'en souvient plus. Peut-on oublier les morts comme on oublie les mots ? Peut-on arrêter le bras qui menace de nous frapper ?

Si la pièce regorge de trouvailles aussi intéressantes qu'amusantes et poétiques, elle manque d'un fil conducteur plus resserré et s'évade alors dans des longueurs parfois inutiles qui relâchent l'attention.

Par Grands vents, théâtre des Tanneurs, jusqu'au 16 novembre